



Atelier Internet

Avril 2023

Avec le printemps, les fêtes populaires reviennent : foires, fêtes foraines, braderies... Racontez-nous une fête.

Barbe et moustache en vogue

V comme Vendetta ? Non, V comme Viviane et Victoire. Il a épousé ma sœur et moi la sienne : moi l'une, lui l'autre. Bernard, mon copain métis devenu mon... Bof ! Devenu, presque en même temps, policier émacié avec fine moustache comme celle du masque des militants hacktivistes d'Anonymous. Face de Macassar ?

J'en rirais si ça m'aidait à m'endormir !

« Fichés, fichus, les voleurs de poules ! » Les forains parqués, sédentarisés, ça réjouissait mon bof... mon beau-frère... quand la métropole et son commissariat lui intimaient l'ordre d'user de la matraque pour que les roulotes ne puissent sévir que hors la ville.



La fête à Neuneu, inspirée d'une banlieue parisienne, la fête installée à perpétuité, en lisière de métropole arverne, au ras des grillages de la voie ferrée et de l'autoroute, ça ne plait à Kévin que dans le train fantôme, le palais des glaces ou les auto-tamponneuses. Il déteste la cohue. Comme moi.

Il est juché sur mes épaules, il veut rentrer, ce soir, pour regarder un CD de Barbapapa. Puis dévorer les crêpes des mamies Vivi. Je suis d'accord pour manger frais chez nous plutôt que frelaté dans la foule.

En pensant fort aux douceurs, comme lui je suppose, j'ai fermé les yeux à cause d'une rafale de poussière et de confettis, dans la cacophonie des hautparleurs qui harangent le flot des chalands.

Barbe à papa. Collée, rose, autour du museau. Flonflons autour des chevaux de bois. Pompon en queue de cheval qui virevolte, que j'arrache avant Bernard pour gagner un tour supplémentaire. Vapeurs grasses autour d'une bassine où grésille la première friture du Rhône. Une autre où Viviane et Victoire pêchent de vieux canards en bois écaillé, tous coiffés d'un crochet rouillé. Bugnes et pommes d'amour : autour de nos lèvres, du sucre coloré, trop, déjà... Lèvres collées ensemble, déjà. Avec deux bouts de langue au milieu, déjà. Souvenir à facettes, comme ce qu'on admire en collant son œil au bout du kaléidoscope gagné à la loterie de la vogue.

Vogue, nom de nos fêtes foraines en terre allobroge, en Dauphiné, au Péage-de-Roussillon, au village ouvrier de mon enfance.

Dans un aquarium en verre ambré, marionnette, le génie enturbanné Macassar, qui sait tout, ignore pourtant que Bernard lui ressemblera. Ou alors il y pense déjà !

Il cligne, dodeline, délivre contre ma pièce de vingt centimes, une prédiction magique sur un ticket, une à laquelle, gamin comme Kévin, j'ai cru et qui erre en moi.

Ticket égaré, en vrai, peut-être, mais jamais perdu, dans ma tête. Bernard n'a rien payé, n'a rien demandé, n'a rien reçu : peut-être qu'il savait tout, déjà...

J'ouvre les yeux : le génie est là. Le même, dans la même guérite, recyclée, coincée entre tir à la carabine et stand des pognes de Roman cloutées de pralines. Son nom, en lettres dorées, a changé. Sa mission aussi. Je le reconnais quand même : c'est maintenant Zoltar, inspiré du film, culte pour moi, *Big*, scénario de la sœur de Spielberg, avec Tom Hanks.



Kévin crie :

— C'est la tête de grand-tonton Bernard !

Il dévale de mes épaules, court jusqu'à l'automate, obtient de lui, contre un euro, le reçu pour la réalisation d'un vœu.

Quand j'éteins la lampe de chevet de mon petit-fils, je sais ce que Kévin a demandé à Bernard-Zoltar (être un grand !), mais je sais ce qu'il m'a promis, Bernard-Macassar, il y a cinquante ans : « Tu seras un enfant longtemps ! »

Alors, oui, je peine à m'endormir : et si, dans la nuit, Kévin et moi, nous échangeons nos habits, s'il passait dans mon corps, et moi dans le sien ?

Voguent ses rêves !

Vogue mon insomnie... car, en plus, Bernard-flicard ronfle, dans la chambre voisine, et les belles-sœurs Vivi papotent en chuchotant au salon, autour des aiguilles à tricoter la layette du futur petiot-petitou de Nanar... Et si c'était le fœtus et le moustachu qui échangeaient... Et si c'était le barbu (moi) et le moustachu qui...

Reste-t-il assez d'enfance cachée dans nos pilosités blanchies pour chasser un cauchemar qui rime avec Bernard, Macassar, Zoltar ou Nanar ?

Christian Bergzoll

À propos de ce texte, les ateliécourriéristes ont écrit :

– Ton texte évoque pour moi les anciennes kermesses de village et puis aussi les grandes fêtes des villes avec tous ces engins desquels parviennent des hurlements de frayeur. Gamin, j'ai gagné une fois un lapin vivant que j'ai ramené fièrement à mes grands-parents. Ton texte est aussi une façon de décrire une famille, peut-être la tienne, avec tous les membres, tous différents, qui peuvent la composer. Un reflet de la société. Et j'ai ressenti ton grand attachement à ta famille.

– Ce que j'aime beaucoup dans tes récits, Christian, c'est que l'enfance n'est jamais loin. Celle des petits qui nous entourent, celle qui fut nôtre, et je me retrouve dans ce jeu passé-présent qui est un peu le mien. Sommes-nous si éloignés de l'enfance de nos petits ? J'ai la réponse, j'ai une réponse peut-être pas si loin de la tienne. Et si j'en crois tes personnages, je

pense que nous partageons les mêmes insomnies – alors que ce ne sont peut-être que celles de tes personnages, mais sur cela aussi j'ai une opinion qui n'est peut-être pas si étrangère à ta réalité. Nos textes parlent très souvent de nous, du moins de notre sensibilité, et c'est ce que je crois lire dans les tiens, ce qui les rend particulièrement touchants. Beaucoup de nostalgie dans ce récit de fête foraine et beaucoup de poésie.

– Par où commencer ? Par le personnage du beau-frère Bernard, bof, beauf... moustachu, mais de moustache en barbe à papa, il n'y a qu'un pas à franchir. Alors nous voilà au cœur de la fête à Neuneu, la vogue en Dauphiné apprend-on, avec le petit-fils du narrateur, et en kaléidoscope défilent les images enfouies depuis cinquante ans... et le présage de Bernard flicard, Macassar Zoltar... Ah, mais oui, j'y suis, c'est à la dernière phrase que l'on trouve le fil conducteur de l'histoire : l'enfance, cette heureuse période d'insouciance que le narrateur aurait aimé ne pas quitter. On a le sentiment que ton histoire naît à partir des mots posés, des rimes, et du jeu sur le champ lexical. Un peu comme une déambulation en toute liberté.

– Voici la fête foraine avec ton texte, centré essentiellement sur deux aspects : les sucreries (barbe à papa, pralines, fritures et pommes d'amour), et Macassar / Zoltar, le fameux génie réalisateur de vœux. J'ai bien aimé les allers-retours entre le passé des grands-parents Bernard et le narrateur – toi, peut-être ? –, et le présent avec le petit-fils Kévin. La référence au film *Big* est évidemment incontournable dans cette méditation sur le devenir grand. J'ai quand même eu du mal à cerner le sens du début avec l'ami qui devient policier : critique, constat, conflit avec le « Bof » ? Merci en tout cas pour cette lecture qui m'a ramenée quelques années en arrière.

– Des images, à foison, de ce qui compose une fête foraine... Des références cinématographiques... Toujours un peu délicat de suivre ton cheminement de pensée et les assemblages que tu fais entre les personnages, mais dans ce texte, il s'agit bien de souvenirs à facettes, comme l'image que tu prends du kaléidoscope... On le fait tourner et les images changent. Et puis, au-delà de tous ces souvenirs d'enfance, on retrouve le narrateur avec son petit-fils et cette vérité qui est que l'enfant aspire à devenir grand très rapidement alors que l'aïeul, lui, aimerait retrouver son âme d'enfant. Pour l'un les choses ne vont pas assez vite, pour l'autre elles vont trop vite. Et il y a aussi la joliesse des mots qui riment : Nanar, Macassar, cauchemar, Zoltar, flicard... Et si tout cela remontait en rêve dans le kaléidoscope pour devenir une tout autre histoire ?